

SOUS L'AUTORITÉ DE MGR SALIÈGE L'AIDE AUX JUIFS PERSÉCUTÉS

Par M. l'Abbé Jean-Claude MEYER

« Je ne saurais oublier que la tige de Jessé a fleuri en Israël et y a donné son fruit. La Vierge, le Christ, les premiers disciples étaient de race juive. Comment voulez-vous que je ne me sente pas lié à Israël comme la branche au tronc qui l'a portée ! Au surplus, je ne reconnais qu'une morale qui est universelle, et dans tout homme je vois, je respecte l'éminente dignité de la nature humaine [...]. »

(Mgr Saliège, 12 avril 1933)¹

Par cette phrase prononcée le 15 avril 1933 au théâtre du Capitole au cours de la réunion de protestation contre l'antisémitisme organisée par les autorités toulousaines, l'archevêque de Toulouse, Mgr Jules Géraud Saliège, mettait en garde contre la politique nazie qui sévissait déjà en Allemagne. Sept ans plus tard, au lendemain du désastre, à Toulouse, années quarante, la Résistance spirituelle se fondait sur deux pôles. L'un était l'Institut catholique qui avait pour chancelier l'archevêque de Toulouse et pour recteur Mgr Bruno de Solages. Ce dernier, « philosophe et penseur, occupé de théologie et d'exégèse, si ami des solitudes contemplatives que tant d'excellence aurait fait croire à on ne sait quelle distance aristocratique si l'attention à tel détail n'avait montré à quel point était proche et humain cet homme si peu commun et faussement lointain² ». L'autre pôle, poursuit Étienne Borne, était l'archevêché avec les proches collaborateurs de Mgr Saliège, « infirme, mais refusant tout abandon de poste et résolu à assumer, en dépit du mauvais sort, le tout de son autorité épiscopale. »

La résistance spirituelle à l'Institut Catholique

On peut dire qu'elle avait commencé depuis longtemps. L'abbé René de Naurois³, alors à Berlin, tint régulièrement au courant Mgr de Solages et Mgr Saliège de la situation allemande en leur montrant la mise au pas d'une

Conférence présentée dans le cadre des *Mardis de l'Hôtel d'Assézat* le 8 janvier 2013

¹ *Semaine Catholique de Toulouse*, 1933, p. 311-312, Discours de Mgr Saliège.

² Étienne BORNE, « Toulouse, années quarante », dans *La Croix*, 7 avril 1985.

³ René de NAUROIS (avec Jean CHAUNU), *Aumônier de la France Libre. Mémoires*, éd. Perrin, 2004, p. 74.

nation entière : ainsi informés, Mgr de Solages, avec les billets de *Christianus* dans *Sept*, et Mgr Saliège, par la *Semaine Catholique de Toulouse*, avaient rappelé la primauté du spirituel.

Mgr de Solages patronnait l'aide aux étudiants étrangers bloqués à Toulouse. En liaison avec ses collaborateurs, en particulier avec l'abbé Martimort, il accueillait et reconfortait tous les proscrits. « Déjà, se souviendra Léo Hamon⁴, il avait fait de la bibliothèque de l'Institut Catholique un asile pour des républicains espagnols exilés (un ou deux y était employé) ; il allait y recevoir avec la deuxième vague des persécutions les Juifs dont certains étaient convertis et dont d'autres n'avaient pas besoin de l'être pour trouver abri auprès de lui », et parmi eux se trouvait Jankélévitch⁵. Léo Hamon fréquentait aussi ce cercle d'études et même son cours de théologie où il venait « le mardi après-midi entre deux tournées de responsable résistant » ; « c'est tout de même curieux qu'on vous voie tout le temps autour de l'université catholique et des militants catholiques, vous qui êtes Juif et réputé sans religion définie », lui dit le commissaire de police qui l'interrogeait. Ultérieurement, Léo Hamon aurait aimé le retrouver pour lui dire sa gratitude, « car, écrit-il, n'ayant pu avoir aucun doute sur mon affiliation aux mouvements de Résistance et mes liaisons, il ne m'arrêta pas⁶. » Mgr de Solages faisait à l'université catholique des conférences publiques « dont l'esprit et l'inspiration avaient fait le rendez-vous de toute l'intelligentsia résistante, souvent laïque, souvent juive, alors réunie à Toulouse⁷. » Pendant trois années, il prêcha à temps et à contretemps à Toulouse et dans d'autres villes de la région, devant des auditoires souvent nombreux. La censure interdit la publication de six discours importants, dont celui qu'il prononça à Montauban en octobre 1943 : « Je songe à d'autres peuples et à d'autres races, plus durement frappés encore que le nôtre par les séparations, les déportations, les camps de concentration⁸... » René de Naurois a rappelé l'activité résistante de Mgr de Solages : « En liaison avec ses collaborateurs, en particulier à la bibliothèque de l'Institut Catholique [l'abbé Martimort], en accord avec son chancelier l'archevêque de Toulouse, Mgr Saliège, avec l'évêque auxiliaire Mgr de Courrèges d'Ustou et avec

⁴ Archives diocésaines de Toulouse [citées ensuite AdT], Document René de Naurois, « Souvenirs de la Résistance catholique à Toulouse par Léo Hamon », 6 pages dactylographiées [+ 2 pages manuscrites par René de Naurois], p. 4. Léo HAMON, *Vivre ses choix*, Préface de Jacques CHABAN-DELMAS, éd. Robert Laffont, Paris, 1991, p. 96-98, 143-145. [Démobilisé, Léo Goldenberg dit « Hamon » (1908-1993) s'installa à Toulouse à la fin de l'été 1940, où il fut responsable régional du réseau *Combat* ; il devint ensuite membre du Comité parisien de libération. Gaulliste de gauche, il entra en 1969 dans le gouvernement de J. Chaban-Delmas].

⁵ Aimé Georges MARTIMORT, « Le Cardinal Saliège et Mgr Bruno de Solages sous l'occupation allemande » dans *Supplément au Bulletin de Littérature Ecclésiastique [B.L.E.]*, *Chronique*, 1986, n° 1, p. 27.

⁶ AdT, Document René de Naurois, « Souvenirs... par Léo Hamon », p. 2.

⁷ AdT, Document René de Naurois, « Souvenirs... par Léo Hamon », p. 4.

⁸ Patrick CABANEL, « Résistance spirituelle à Toulouse : Bruno de Solages de 1927 à 1945 » dans *B.L.E.*, t. IC, 1998, ½, n° spécial *Monseigneur Bruno de Solages*, p. 52.

plusieurs prêtres, notamment le chanoine Garail – mais aussi avec le concours efficace d'amis courageux tels qu'Augustin Callebat et Thérèse Dauty – il s'emploie à accueillir, à procurer des cachettes, à faciliter des évasions. Dans ce but il entre en rapports directs ou indirects avec plusieurs militants de la Résistance, tels que le Dr Olive et son fils (morts en déportation) et Georges Papillon (mort en déportation). Mais son action se déploie souvent sans témoin [...] au service de tous ceux que l'on persécute. Et c'est lucidement qu'il prend ses propres risques⁹. »

Mgr de Solages permit à quelques professeurs d'obtenir des postes au pensionnat Saint-Joseph¹⁰ qui accueillit quatre enseignants et sept élèves juifs¹¹.

« On n'en finirait pas, écrit Jean Estèbe, de citer tous les établissements catholiques, les simples prêtres et religieuses qui ont porté secours aux Juifs en danger. Marguerite B. a passé les deux derniers mois de l'Occupation chez des Dominicaines. Une école professionnelle catholique de Toulouse comptait parmi ses élèves un groupe d'adolescents juifs qui passaient ainsi inaperçus¹². » Des couvents accueillirent des Juifs ou des Juives au sein de leurs communautés et des maisons de vieillards – les Petites Sœurs des Pauvres, notamment – virent doubler leur effectif¹³; les Clarisses (un Ordre cloîtré), les Filles de la Charité, les Religieuses Réparatrices, surent se montrer accueillantes¹⁴. On sait que Jacques Natanson (qui deviendra professeur de philosophie) fut aidé par les Dominicains. À l'Abbaye cistercienne de Sainte-Marie-du-Désert, plusieurs réfugiés trouvèrent refuge, notamment Georges Hahn, juif autrichien, psychanalyste formé à l'école de Vienne, qui y fut ouvrier agricole et acheva la préparation de sa thèse.

La résistance spirituelle de la curie épiscopale

Aux côtés de l'archevêque infirme, « se tenait cariatide ou atlante, l'aidant à rester debout et à communiquer sa lumière et sa flamme, l'abbé Gèze¹⁵. » L'abbé Garail était chargé de missions de confiance difficiles. L'évêque auxiliaire mettait en application les dispositions prises en accord avec l'archevêque.

⁹ René de NAUROIS, « Face au despotisme et au national-socialisme » dans *Monseigneur Bruno de Solages* (1895-1984), *Supplément au B.L.E., Chronique*, 1985, n°1, p. 45.

¹⁰ Jean ESTEBE (dir.), *Les Juifs à Toulouse et en Midi toulousain au temps de Vichy*, Presses Universitaires du Mirail, Toulouse, 1996, p. 60.

¹¹ Archives des Frères des Écoles Chrétiennes. District de Toulouse.

¹² Jean ESTEBE, *Toulouse 1940-1944*, éd. Perrin, Paris, 1996, p. 212.

¹³ Joseph CHANSOU (Mgr), *Sous l'épiscopat du Cardinal Saliège* (1929-1956). *Contribution à l'histoire du diocèse de Toulouse*, (avec les notes rédigées par Mgr Jean ROCACHER), éd. Pélé Jeunes Région, imprimerie Ménard, Toulouse, 2006, p. 144.

¹⁴ Sylvie BERNAY, *L'Église de France face à la persécution des Juifs* (1940-1944), CNRS Éditions, 2012, p. 354.

¹⁵ Etienne BORNE, « Toulouse, années quarante ».

Au début de l'année 1942, l'Assemblée des cardinaux et archevêques de la zone française Sud créa une « Association catholique d'aide aux étrangers qui se trouvent dans des camps d'internement et de travail » dans la zone française libre¹⁶. Ces camps avaient été créés avant la guerre dans le Sud-Ouest de la France pour y recevoir les réfugiés espagnols ; dès le début des hostilités, le gouvernement y fit interner les étrangers et les apatrides, juifs ou non juifs, et leurs familles¹⁷. L'Assemblée des cardinaux et archevêques nomma l'abbé Lagarde comme aumônier général et lui adjoignit ultérieurement le père jésuite Braun ; elle confia à Mgr de Courrèges la charge de contrôler le travail de l'aumônerie dont le bureau fut installé au numéro 45 des allées des Demoiselles à Toulouse. L'assistante sociale de l'Association, Mademoiselle Thérèse Dauty, fut « autorisée à pénétrer [aux camps du] Récébédou, Noé, Le Vernet, Rivesaltes, grâce, expliquera-t-elle, aux demandes appuyées par Mgr Saliège et Mgr de Courrèges¹⁸. » Le but était de permettre « des visites aux Espagnols et aux Juifs résidant dans ces camps¹⁹. » Comme le pape Pie XII faisait parvenir, par l'intermédiaire de la nonciature, des subsides destinés aux œuvres qui s'occupaient de l'assistance aux étrangers, le nonce, Mgr Valerio Valéri, envoya une première somme de deux cent mille francs à l'évêque auxiliaire de Toulouse²⁰. Celui-ci remit des fonds à Thérèse Dauty qui a laissé ce témoignage²¹ : « Les Juifs encore en liberté savaient qu'ils pouvaient aller « Place Saintes-Scarbes », dans les bureaux dépendant de l'archevêché, demander conseil, aide, refuge. Toute une action de placement d'enfants juifs dans des familles ou des « colonies » fut de plus poursuivie. Mais tout cela fut interrompu avec « l'occupation » [de la zone Sud] en novembre 1942. » Déjà, Thérèse Dauty avait été le témoin impuissant, à Noé en particulier, assistant « aux scènes si pénibles de « départ » d'écrivains ou de journalistes antinazis ou juifs qui nous suppliaient de tout tenter pour éviter qu'ils soient livrés à Hitler. » Ces départs furent suivis de ceux de convois entiers : « Le premier

¹⁶ Sylvie BERNAY, *op. cit.*, p. 210.

¹⁷ Jean ESTEBE, *Toulouse 1940-1944*, éd. Perrin, Paris, 1996, p. 74-77. Éric Malo, « Les camps de la région toulousaine, 1940-1944 » et « 1942 : les camps, antichambres d'Auschwitz » dans Jean ESTEBE (dir.), *Les Juifs à Toulouse...*, *op. cit.*, p. 91-144.

¹⁸ AdT., Fonds Demoiselle Thérèse Dauty, Récit dactylographié rédigé par Thérèse Dauty daté du 18 août 1957.

¹⁹ AdT., Fonds Demoiselle Thérèse Dauty, Note manuscrite rédigée par Thérèse Dauty, datée du 17 mars 1967.

²⁰ AdT., Fonds Mgr de Courrèges, Lettre du nonce Valerio Valeri adressée à Mgr Saliège, le 8 mars 1942 : « Le Saint-Père, ainsi que vous le savez, pendant l'année dernière avait accordé des subsides pour soulager un peu les souffrances des internés de certains camps [...] Pour le moment, je vais envoyer au Comité Catholique de Toulouse 200.000, [...] je transmets ledit montant par ce même courrier à Mgr de Courrèges votre Évêque Auxiliaire, afin qu'il veuille bien se charger, d'accord avec le Père Arnou et l'Abbé Lagarde, de l'utilisation des sommes envoyées [...] »

²¹ AdT., Fonds Demoiselle Thérèse Dauty, Note manuscrite rédigée par Thérèse Dauty, datée du 17 mars 1967.

eut lieu le 8 août 1942. Il s'agissait de femmes de tout âge. Sous un soleil brûlant, elles s'acheminaient à pied, du Camp du Récébédou, vers la gare, où les attendaient les wagons de marchandises. Les plus âgées s'efforçaient de ne pas marcher trop lentement et de dissimuler leurs larmes. D'autres, plus jeunes, disaient leur crainte de se voir séparées d'une mère, d'une parente, âgée ou malade. Et elles ajoutaient comme les malheureux « réfugiés » de Noé : « Qui donc prendra notre défense ? Qui parlera pour nous ? » C'est ce récit que je fis à Monseigneur Saliège²². Ce témoignage inspira à l'archevêque la lettre de protestation du 23 août 1942. Rappelons que cette lettre fut suivie des protestations publiques de neuf autres évêques²³. Il s'ensuivit pour Mgr Vansteenberghe, évêque de Bayonne, en zone occupée, de voir son *Bulletin diocésain* interdit par les autorités d'occupation ; son vicaire général Daguzan fut ultérieurement déporté à Dachau. Rappelons aussi que Mgr Piguet, évêque de Clermont, connu pour son « maréchalisme », avait fait cacher des Juifs et protéger des prêtres recherchés : il fut arrêté en sa cathédrale le jour de Pentecôte 1944 et déporté à Dachau.

De son côté, l'abbé René de Naurois, démobilisé, aumônier à l'École de cadres d'Uriage, était revenu à Toulouse en juin 1941 comme aumônier du couvent Notre-Dame de la Compassion. Il fit l'objet d'une dénonciation publique dans un article de *Je suis partout*, ce qui eut la conséquence inattendue de lui attirer de nombreuses visites de résistants et de Juifs ; et, relate-t-il, Mère Chattignière, la supérieure, et sœur Marie Saint-Henry se firent un devoir d'accueillir des enfants et des familles juives²⁴. Menacé d'arrestation, le 9 novembre 1942, il reçut la bénédiction de Mgr Saliège pour rejoindre Londres et s'engager comme aumônier dans les Forces Françaises Libres.

La résistance spirituelle après l'occupation de la zone libre

En novembre 1942, Serge Perl comprit que les Juifs protégés par les Petites Sœurs des Pauvres à Toulouse ne seraient plus à l'abri : il les fit héberger dans le Gers avec l'aide d'Anny Latour et du père Braun²⁵. Officiellement, on procéda à la dissolution de l'Association catholique d'aide aux étrangers, mais

²² AdT., Fonds Demoiselle Thérèse Dauty, Récit dactylographié rédigé par Thérèse Dauty, daté du 18 août 1957.

²³ Sylvie BERNAY, *op. cit.*, p. 316 : Mgr Théas (Montauban), Mgr Gerlier (Lyon), Mgr Delay (Marseille), Mgr Moussaron (Albi), Mgr Vansteenberghe (Bayonne), Mgr Petit de Julleville (Rouen), Mgr Martin (Le Puy), Mgr Pic (Valence), Mgr Choquet (Lourdes). D'autres évêques, tels Mgr Chassaigne (Tulle), Mgr Cesbron (Annecy) ordonnèrent l'ouverture des couvents aux Juifs recherchés (Sylvie BERNAY, *op. cit.*, p. 353). Mgr Rémond (Nice) apporta toute son aide à Moussa Abadie pour le réseau *Marcel* de sauvetage des enfants (Anny LATOUR, *La résistance juive en France*, éd. Stock, Paris, 1970, p. 69).

²⁴ René de NAUROIS (avec Jean CHAUNU), *op. cit.*, p. 119.

²⁵ Anny LATOUR, *op. cit.*, p. 82. Sylvie BERNAY, *op. cit.*, p. 458.

²⁶ G.R. « In Memoriam L'Abbé Alphonse Lagarde » dans *Rencontre*, 1982, p. 100-101.

ses services continuèrent de fonctionner. Après l'arrestation de l'abbé Lagarde le 8 mars 1944 et sa déportation en Allemagne²⁶, le service de l'Association fut repris par la Direction des Œuvres diocésaines sous l'autorité de Mgr de Courrèges, notamment pour assurer le paiement des prix de journées qui incombait aux Œuvres en faveur des vieillards que l'abbé Lagarde avait pu faire sortir des camps et placer dans des hospices²⁷. D'autre part, depuis le mois de septembre 1942, une visiteuse de la Direction des Œuvres portait régulièrement des denrées alimentaires aux étrangers malades appartenant aux Camps ou aux Compagnies de travailleurs qui avaient été envoyés en traitement dans les hôpitaux de Toulouse²⁸.

Mgr de Courrèges avait introduit Garel, le directeur de l'O.S.E. [l'Œuvre de Secours aux Enfants] qui était une œuvre juive, auprès de Mademoiselle Thèbe, la directrice de la colonie Sainte-Germaine, dont le dévouement permit de placer des enfants juifs en divers lieux. Au 1^{er} avril 1942, elle avait placé dans un centre d'accueil situé à Vendine (en Lauragais), encadré par un personnel étranger, un premier groupe d'une quarantaine d'enfants (espagnols, juifs hollandais ou belges) qui avaient été retirés des camps par les associations charitables²⁹. Il fallut organiser un véritable réseau clandestin : « Pour les disperser en lieu sûr, Mgr de Courrèges et Mademoiselle Thèbe font appel aux correspondants de la Colonie Sainte-Germaine : c'est le début de ce qui va devenir «le réseau de sauvetage de Mgr Saliège»³⁰ ; on plaça ces enfants dans des maisons religieuses, notamment chez les Sœurs de Notre-Dame de Massip à Capdenac (Sœurs Denise Bergon et Marguerite Roques).

«Le pensionnat de Massip était rustique et équipé pour recevoir pendant l'été soixante protégées toulousaines de Mademoiselle Thèbe qui y venaient en colonies de vacances. En temps normal seul le dortoir de douze lits était ouvert dans l'année. Il n'y avait donc pas de chauffage mais aussi pas d'eau courante³¹.» «L'adresse, «1, place Saintes-Scarbes» va commencer à circuler sous le manteau. C'est de là que seront mis en lieu sûr, d'abord des enfants

²⁷ Louis de COURREGES (Mgr), «Le secours aux étrangers en France» dans *Ecclesia*, 1945, p. 335 : «Il y avait 77 catholiques, 13 protestants, 505 juifs» qui avaient été retirés des camps de Noé et de Gurs. La Direction des Œuvres du diocèse de Toulouse servait ainsi «d'intermédiaire entre le Ministère de l'Intérieur et les Œuvres protestantes et juives.»

²⁸ ID., *ibid.*, p. 335 : «depuis le mois de septembre 1942 [...] cinquante ou soixante malades en moyenne en ont bénéficié constamment.»

²⁹ Aimé Georges MARTIMORT (Mgr), «L'Église toulousaine au temps de la guerre – souvenirs d'un témoin» dans *Chronique-Institut Catholique de Toulouse*, n° 2/1993-n°spécial, *Qui est mon prochain ? Juifs – Chrétiens – Musulmans*, p. 45.

³⁰ Archives du Département des Justes, Yad Vashem, Jérusalem, dossier 1807.C [cité ensuite ADJ/1807.C] / pièces 14-18, Témoignage de Denise Hervichon du 15 septembre 1979, [pièces n° 17-18 rédigées à partir des archives de l'école de Massip].

³¹ Témoignage de Denise Hervichon du 15 septembre 1979, pièce n° 15.

sortis des camps, puis des enfants de réfugiés traqués et plus tard des enfants de la communauté de Toulouse. Décembre 1942 : les premiers enfants juifs arrivent à Massip, trois fillettes et trois petits garçons. Il y a alors en classe à Massip neuf pensionnaires des environs et quarante-deux externes. Progressivement vingt autres enfants juifs seront accueillis avant les vacances d'été. Pendant ces vacances, des enfants quittent Massip pour rejoindre leurs parents mis en sécurité, et de nouveaux enfants arrivent. À la rentrée, en octobre 1943, leur nombre n'a guère varié mais, pour faire face à de nouveaux «arrivages», Madame Bergon ne prend plus d'internes locaux dont le nombre reste limité à cinq. Modérées jusqu'à la fin de l'année, les arrivées d'enfants vont s'accélérer au début de 1944 avec l'intensification des rafles à Toulouse et dans le Sud-Ouest. D'anciens protégés reviennent et quelquefois même on héberge leurs mères. Aujourd'hui on peut authentifier soixante-cinq enfants et onze adultes juifs ayant séjourné à Massip, séjours variables : de quelques mois à plus de deux ans pour les enfants et de quelques jours à plusieurs mois pour les adultes³².»

Connaître l'adresse du «1, place Saintes-Scarbes» n'était pas aisé. À la fin de l'année 1942, arrivèrent Nati Michel Frejer et son petit frère René : «Nous faisons partie d'un groupe d'une quinzaine d'enfants juifs, et étions parmi les premiers arrivés dans l'institution. Mais je ne sais comment mes parents - réfugiés à Toulouse, puis à Venerque (Haute-Garonne) à cette époque - avaient réussi à découvrir l'adresse de cette institution³³.» Pour les enfants on pouvait redouter le dépaysement, la rupture brutale du lien familial : «Nous avions des cours de piano [...] En dehors de l'école, il y avait des jeux et des sorties [...] Nous n'étions guère malheureux, car il s'agissait d'une grande famille, on aurait dit presque une colonie de vacances, tellement les sœurs étaient gentilles avec nous, remplaçant du mieux qu'elles pouvaient nos mères absentes», écrit le Docteur Seifer³⁴ qui avait huit ans en 1943 (et dont le père, arrêté pour appartenance à la Résistance, était déporté). «Nous étions et nous sentions comme des enfants normaux à cet âge – simplement pensionnaires – mais sans savoir exactement pourquoi. Madame Bergon représentait la force calme au milieu de ces nombreux enfants puisque leur nombre augmentait régulièrement, se souviendra le Docteur Frejer. Dans sa tâche elle était secondée par Madame Roques – qui exerçait le rôle d'infirmière et soignait nos blessures tant physiques que morales [...] Madame Bergon assurait l'intermède [l'intermédiaire] indispensable dans la rupture entre parents et enfants. Ainsi à la fin de l'année scolaire, et au début des vacances, c'est elle qui nous a ramenés, mon frère et moi, à la maison où se cachaient nos parents – en juin 43 c'était à Venerque, à

³² Témoignage de Denise Hervichon du 15 septembre 1979, pièce n° 18.

³³ ADJ/1807.C / pièces 31-35, Témoignage du Dr Nati Michel Frejer du 7 novembre 1979.

³⁴ ADJ/1807.C / pièce 8, Témoignage du Docteur Albert Seifer du 30 août 1979.

³⁵ ADJ/1807.C / pièce 33, Témoignage du Docteur Nati Michel Frejer du 7 novembre 1979.

Pâques 44 c'était à Laguépie (département du Tarn)³⁵.»

Hélène Oberman évoque son arrivée : «Février 1943, nous arrivions Anna Goldberg et moi-même dans la maison de Massip. Accueillies par une toute jeune religieuse de 31 ans – Anna et moi avons 12 ans. L'accueil de Madame Bergon – c'était elle – fut très affectueux. D'instinct, nous n'étions ni tristes ni dépaysées. Arrivées en hiver dans un grand pensionnat, en pleine campagne, parmi des religieuses vêtues de longues robes noires et coiffées [d'un] voile que nous appelions «cornette», nous comprenions que nous étions dans une maison amie. Nous avons su, dès le premier jour de notre arrivée, qu'il fallait nous intégrer aux autres personnes catholiques du pensionnat, et les pensionnaires et les externes. Seules quatre religieuses [dont la supérieure, et aussi l'aumônier] sur les quinze sœurs, étaient dans le secret de notre confession israélite³⁶.» À l'évidence, à Massip on ne pratiqua pas de prosélytisme, mais la prudence exigeait de suivre les prières à l'église de Saint-Julien d'Empare, située en face de l'école : «Je me souviens des longues prières agenouillés sur les durs prie-Dieu dans le froid glacial de l'hiver 1943-44, dit le docteur Seifer ; des vitraux de l'église représentant des stations du chemin de croix qui m'avaient alors beaucoup impressionné ; j'avais même servi une messe et balancé magnifiquement l'encensoir³⁷.»

«Ce qui fut accomplie par Madame Bergon restera extraordinaire. Dès lors elle voyagea sans cesse vers Toulouse, Rodez, Figeac, Villefranche, etc. Chercher encore quelque enfant ou diriger elle-même quelque grande personne vers des maisons amies et sûres. Les Allemands étaient partout. Madame Bergon restait toujours animée par cette foi : sauver. Elle allait jusqu'à héberger [une] famille entière : la mère aide en cuisine, les enfants [sont] pensionnaires. Nous poursuivions normalement nos études scolaires : certificat d'études, brevet d'éducation physique. Nous étions jeunes et innocentes pour comprendre les dangers qui entouraient nos parents restés dans les villes. Madame Bergon prenait le risque de nous accompagner les voir. Que de sacrifices de sa part ! Nous avons appris qu'elle transportait sous sa grande robe, des cartes d'identité, des cartes d'alimentation³⁸.» Pour permettre à Berthe Seifer de passer l'examen du certificat d'études sous le nom d'Élisabeth Sefert, «il avait fallu tricher avec les dates de naissance ; les noms avaient été francisés³⁹.»

«Tout reposait sur Madame Bergon», témoigne Annie Beck (née Bach) : «Elle seule savait prendre avec sang-froid les décisions qui s'imposaient, aux moments les plus dangereux. Lorsque les Allemands menacèrent d'envahir le couvent, elle eut l'idée d'habiller en religieuse une dame juive âgée qui n'aurait

³⁶ ADJ/1807.C / pièces 20-24, Témoignage d'Hélène Oberman du 31 octobre 1979.

³⁷ ADJ/1807.C / pièce 8, Témoignage du Docteur Albert Seifer du 30 août 1979.

³⁸ Témoignage d'Hélène Oberman du 31 octobre 1979.

³⁹ Témoignage du Docteur Albert Seifer du 30 août 1979.

su où aller, si elle avait dû fuir. Les plus grandes, comme moi, restèrent cachées dans le souterrain qui se trouvait sous la chapelle. Les petites, elles, dormirent habillées, prêtes à s'éparpiller dans les champs, accompagnées de Madame Roques, à la moindre alerte. Le miracle eut pourtant lieu, puisque les Allemands passèrent devant le couvent et n'y pénétrèrent pas⁴⁰. » Le risque demeurerait permanent : « Un voisin complice, le docteur Fages, transmettait les messages dont plus d'un devait nous mettre en état d'alerte⁴¹. » Hélène Oberman se souvient : « Maintes fois nous fûmes prévenues de nous tenir prêtes éventuellement à partir la nuit et nous diriger vers les bois au cas où... Au fond du grand jardin du pensionnat, il y avait une trappe et... de nouveau MIRACLE⁴²! »

Jusqu'à la libération, il fallut agir avec prudence. « La fin de la guerre approchait sans qu'on le sache, relate Andrée Bassal, nièce de Mademoiselle Thèbe. C'était un samedi. Ma tante, immédiatement : « Alors, tu es libre demain matin ! Deux enfants juifs de 10-12 ans qu'il faudrait emmener par le train au-delà de Salies-du-Salat... Donc, il faudrait aller à la gare Matabiau. Tu prendras ton billet, puis tu iras au kiosque de journaux. Tu t'approcheras des cartes postales où sera Madame Paireau (une collaboratrice discrète de la place Saintes-Scarbes) avec les deux garçonnetts prêts à te suivre. Ainsi tu les amèneras discrètement sur le quai, jusqu'au train de Boussens et plus loin. Puis vous ferez la dernière étape en marchant jusqu'à tel village où le curé t'indiquera la ferme qui veut bien recevoir les deux enfants⁴³. »

L'activité déployée n'était pas exempte de risques. Recherché par la Gestapo, l'abbé Martimort, avait quitté Toulouse début juillet 1943 et gagné le grand séminaire de Valence sous le pseudonyme de l'abbé Georges Martin⁴⁴. Thérèse Dauty, qui appartenait au réseau *Combat*, fut arrêtée par la Gestapo et internée à Fresnes. L'abbé Gèze fit l'objet d'un internement administratif en juillet 1943. Lorsque les agents de la Gestapo vinrent à l'archevêché, le 9 juin 1944, devant l'état physique de Mgr Saliège, qu'ils étaient venus arrêter, ils le laissèrent ; ils cherchèrent l'évêque auxiliaire, mais celui-ci se trouvait alors à la préfecture où, averti, il put éviter l'interpellation⁴⁵. L'activité résistante de Mgr de Solages lui valut l'arrestation ce 9 juin 1944 avec trois de ses professeurs, les abbés Carrière, Decahors et Salvat, qui furent déportés

⁴⁰ ADJ/1807.C / pièces 25-27, Témoignage d'Annie Beck née Bach du 1^{er} octobre 1979.

⁴¹ Témoignage de Denise Hervichon du 15 septembre 1979, pièce n° 16.

⁴² Témoignage d'Hélène Oberman, du 31 octobre 1979.

⁴³ Jean ROCACHER, « Louise Thèbe (1902-1983), juste parmi les Nations » dans *L'Auta*, n° 76, octobre 2006, n° spécial « *Le Cardinal Saliège* », p. - 243.

⁴⁴ *Chronique-Institut Catholique de Toulouse*, 1944, p. LXXXIV et LXXXIX.

⁴⁵ Roger BRAUN, « In memoriam. Monseigneur Louis de Courrèges d'Ustou » dans *Rencontre*, 1979, n° 61, p. 169.

au camp de concentration de Neuengamme ainsi que d'autres personnalités toulousaines arrêtées le même jour⁴⁶. Mgr de Solages et ses trois professeurs revinrent à la fin du mois de mai 1945. Revinrent aussi l'abbé Lagarde et l'abbé Naudin, curé de la paroisse Saint-Jean-Baptiste des Sept-Deniers, qui avait passé seize mois au camp de Dachau ; celui-ci avait refusé de célébrer les obsèques d'un milicien exécuté par des résistants, mais il avait chanté une messe de Requiem pour un étudiant de sa paroisse fusillé par les Allemands⁴⁷.

*

* *

« Les gens de toute croyance ont lutté à leur façon contre l'entreprise d'extermination nazie. Cependant, indique Jean Estèbe, une mention spéciale doit être faite pour le clergé catholique⁴⁸. » Hélas, ils ne purent empêcher la déportation, depuis Toulouse, de deux mille treize Juifs, dont cent sept enfants, qui périrent dans les camps d'extermination⁴⁹. Les efforts accomplis par Mgr de Courrèges dans le sauvetage des enfants juifs devaient lui valoir la reconnaissance de Garel : « Ce n'est que grâce au concours précieux de la colonie de Sainte-Germaine et au dévouement de Mlle Thèbe que nous devons la réussite de notre activité à Toulouse et dans la Haute-Garonne [...] Je ne suis pas prêt d'oublier, en effet, que c'est dans le diocèse de la Haute-Garonne, sous votre impulsion, que notre action clandestine put prendre naissance⁵⁰. » De même, le rabbin Léon Neugewurtz, ancien aumônier israélite des Camps de concentration du Sud-Ouest, lui exprimera « l'amitié reconnaissante des Israélites pour lesquels vous n'avez pas craint de lutter en des temps de terreur⁵¹. » L'Institut Yad Vashem a décerné la Médaille des Justes parmi les Nations au cardinal Saliège, à l'abbé Lagarde, à l'abbé René de Naurois et aux principaux acteurs du « réseau Saliège » d'aide aux enfants : Sœur Denise Bergon, Sœur Marguerite Roques, Louise Thèbe et Mgr Louis de Courrèges d'Ustou.

⁴⁶ Élie DECAHORS et Félix BUFFIERE, *Pèlerins de Bagne*, Institut Catholique de Toulouse, 1946.

⁴⁷ Joseph CHANSOU (Mgr), *op. cit.*, p. 154.

⁴⁸ Jean ESTEBE, *Toulouse...*, *op. cit.*, p. 212.

⁴⁹ Jean ESTEBE, *Toulouse...*, *op. cit.*, p. 206.

⁵⁰ AdT., Fonds Mgr de Courrèges, carton 1, Lettres de G. Garel, directeur de l'O.S.E., à Mgr de Courrèges, du 8 février 1945 et du 17 septembre 1946.

⁵¹ AdT., Fonds Mgr de Courrèges, Lettre du rabbin Léon Neugewurtz écrite de Strasbourg le 22 décembre 1946 à Mgr de Courrèges.